

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 41

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gazette de Hollande, tout en surveillant les passants.

Van Snyten était un employé sérieux, incorruptible, minutieux, qui allait au fond des choses, je veux dire des paniers et des récipients de toute nature; rien ne pouvait lui échapper: il dévisageait les promeneurs d'un œil scrutateur, faisait arrêter les voitures, fouillait dans tous les coins et recoins, frappait sur les roues, sur les brançards, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas creux, enfouit la sonde dans les coussins, examinait la charpente pour se convaincre qu'elle ne cachait pas de double fond.

Comme il relisait pour la vingtième fois les faits divers — les heures de garde sont longues! — il vit venir un paysan porteur d'un gros panier; Van Snyten rajusta ses lunettes, se plaça au milieu de la route; lorsque le paysan fut arrivé en face de l'octroi, il lui barra le passage.

— Halte, commanda-t-il; que portez-vous là-dans?

— C'est du miel, monsieur l'employé.

— Entrez au bureau, nous allons vérifier.

— C'est du miel que je vous dis, reprit le paysan; il n'est pas nécessaire de vérifier, ce n'est pas de la contrebande.

— Je ne crois que ce que je vois, répondit séchement Van Snyten.

Le paysan entra dans le bureau, posa son panier sur une table; le gabelou découvrit tous les pots, enfonga son doigt dans chacun, le passa ensuite sur sa langue pour s'assurer que c'était bien du miel.

Attrirées par l'odeur, les mouches qui étaient en grand nombre accoururent et s'abattirent sur le miel; leurs pattes s'agglutinèrent; en une minute, les pots en furent couverts.

— Voilà mon miel dans un état! s'écria le paysan; personne n'en voudra, je ne pourrai plus le vendre.

— Cela ne me regarde pas, dit le gabelou.

— Qui donc que cela regardera? demanda le paysan.

— Je dois vérifier, j'ai vérifié, dit le gabelou, fort de sa conscience; débarrassez le bureau.

Tout en bougonnant, le paysan se rendit au marché.

Il étala ses pots.

A leur vue, les quolibets plurent sur lui.

— Volez donc le beau miel! s'écria une ménagère.

— C'est du pâté de mouches, renchérit une autre.

— Dites plutôt de la confiture, rectifia une servante.

— Mon brave homme, il faut vendre les mouches à part, remarqua un bourgeois.

— Ce sont des raclures de papier tue-mouches sans doute? demanda une cuisinière.

— Combien les mouches? interrogea une jeune bonne.

Aucun acquéreur ne se présenta, le paysan dut remporter son miel.

Furieux, il vint trouver le bourgmestre.

Une servante l'introduisit dans une antichambre.

Le paysan s'assit sur une banquette et attendit.

Le bourgmestre avait du monde à dîner, il se mettait à table; il ne se dérangea pas. Après le dîner, il fit passer ses invités au salon pour y prendre le café.

Il se rappela que le paysan l'attendait et le fit entrer.

— Que voulez-vous, mon brave homme? lui demanda-t-il.

— Monsieur le bourgmestre, dit le paysan, je viens vous demander justice.

— Quel dommage vous a-t-on causé? Hâitez-vous, je suis pressé.

— J'apportais des pots de miel au marché, du miel exquis; ce n'est pas pour me flatter, dans tout le pays on vous dira...

— Passez; arrivez au fait.

— A l'octroi, un employé a voulu visiter mon pânier.

— C'était son droit, remarqua le bourgmestre.

— Sous le prétexte de vérifier, il a découvert les pots; les mouches se sont abattues sur le miel, y sont restées et personne n'a voulu de mon miel au marché.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Je n'ai point le moyen de perdre le produit de la vente de mon miel, je veux que la ville me le paie; je porte plainte contre l'employé qui a ouvert mes pots.

— C'était pour s'assurer que c'était du miel.

— Je demande qu'il soit puni.

— Il a fait son devoir.

— Alors, indemnisez-moi.

— Mon ami, dit le bourgmestre, plus j'examine votre affaire, plus je vois que le douanier n'a en rien outrepassé ses droits; il n'a donc pas encouru de punition.

— Cela ne me regarde point; qui est-ce qui me paiera mon miel?

— La ville, dit le bourgmestre, n'a rien à vous payer; elle ne vous a fait aucun tort.

— Mon miel est perdu, je ne pourrai point le vendre; il me faut des dommages-intérêts.

— Je ne vois qu'un coupable dans tout ceci, reprend gravement le bourgmestre, ce sont les mouches.

— Les mouches n'ont point d'argent, dit le paysan.

— Ce sont les mouches, auteurs de tout le dommage, qui doivent être punies; vous ne devez vous en prendre qu'à elles; je vous permets de tuer toutes celles que vous rencontrerez, partout où vous les trouverez.

— Que voilà une belle permission! s'écria le paysan; je serai bien avancé.

— C'est la seule sentence que je puisse rendre, dit le bourgmestre, content de la façon spirituelle dont il s'était tiré d'affaire.

Il regarda finement ses invités.

— J'accepte la décision, dit le paysan, à la condition que vous me donnerez l'autorisation par écrit.

— J'y consens, dit le bourgmestre, pour se débarrasser du quémandeur.

Séance tenante, il rédigea l'autorisation de sa plus belle écriture, la paraña et la recouvrit du cachet aux armes de la ville.

— Très bien, dit le paysan en mettant le papier dans sa poche; avec cela, je suis en règle.

A ce moment, une mouche se posa sur la joue du bourgmestre. Le paysan s'empressa d'exécuter la sentence; il appliqua sur la joue du magistrat un soufflet plus que suffisant pour écraser la mouche.

Le bourgmestre bondit sous l'injure et entra en fureur, mais le paysan, narquois, lui montra son autorisation et se retira tranquillement, mettant les rieurs de son côté.

EUGÈNE FOURRIER.

Boutades.

L'autre jour, un garçon boucher, tout jeune encore, conduisait un veau à l'abattoir.

L'animal faisait des façons, refusait de marcher. Cela se conçoit. Alors le garçon de s'impatienter, de tempêter et de frapper dur sur la pauvre bête.

Un passant, pris de compassion, l'interpelle:

— Hé! là! espèce d'Allemand, as-tu fini de taper sur ce veau! Je m'en vais t'apprendre à rudooyer ainsi les animaux.

A cette incartade, le jeune boucher se retourne, ahuri. Il reste un moment sans mot dire, puis, les larmes dans les yeux:

— Allemand! Allemand! Moi qui suis de Morges!

A table d'hôte:

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me faire passer la moutarde?

L'interpellé d'un ton bourru:

— Il me semble que vous pouvez la demander au garçon.

— Mille pardons! monsieur, je me trompais.

— Vous me preniez pour le garçon?

— Non... Je vous prenais pour un homme bien élevé.

Un mendiant accable une dame de ses sollicitations.

— Comment! un morceau de pain? Mais vous ne voyez pas que vous êtes ivre à ne pas vous tenir debout! Revenez au moins quand vous serez à jeun.

LE MENDIANT, amer. — Ah! je vois bien que madame est décidée à ne jamais rien me donner.

Au magasin de nouveautés:

— Vous avez tort, monsieur, de ne pas prendre ce parapluie, il est inusable... Tous ceux à qui j'en ai vendu de pareils... reviennent m'en acheter à chaque saison.

Un professeur demande à un élève à quoi il distingue un poirier d'un pommier:

— Dame! aux fruits...

— Mais quand ils n'en portent pas?

— Alors, j'attends!

THÉÂTRE. — Lorsqu'une nouvelle troupe dramatique débute sur notre scène, on lit généralement dans les journaux du lendemain cette prudente phrase: « Il faut se garder de porter un jugement sur nos artistes avant de les avoir vus à l'œuvre, dans deux ou trois représentations, au moins ».

N'importe, sauf à courir le risque de donner ici une opinion trop prémature, nous n'hésitons pas à dire que la représentation de *Dora* et l'impression qu'elle a laissée chez un public qui ne lui a point ménagé ses applaudissements, nous est une preuve suffisante que nous avons affaire à une bonne troupe.

Il s'agissait avant-hier d'une pièce dont l'action et l'intrigue sont habilement traitées, parfois très compliquées et qui ne souffrent guère la médiocrité dans l'interprétation.

Et bien, les divers artistes que *Dora* a amenés sur la scène, nous ont paru s'être acquittés de leur tâche à la satisfaction générale. Nous ne donnons pas aujourd'hui notre appréciation sur chaque artiste, nous réservant de le faire dans nos prochains comptes-rendus.

Nous nous bornons à dire que M. Darcourt, le sympathique directeur, a été heureux dans la composition de sa troupe qui nous nous offre un bon ensemble.

Plusieurs rôles nous ont révélé des artistes de talent; tous ont une bonne tenue, de l'aisance, un jeu sobre et correct, une diction agréable.

Ajoutons avec grand plaisir que *Dora* a été jouée devant une salle bien garnie, chose assez rare pour une première représentation.

Nos félicitations à M. le régisseur pour le goût dont il a fait preuve dans sa mise en scène. Félicitons de même l'orchestre pour l'exécution parfaite du charmant morceau qui a précédé le lever du rideau.

En résumé, on peut tirer bonne augure de ce début qui nous promet, pour la saison d'hiver, de réelles joies artistiques.

Demain, dimanche, **Roger-la-Honte**, drame en 5 actes et 8 tableaux.

Récitals Scheler. — M. Scheler est bien toujours l'enfant gâté de notre public littéraire. Pour qui a pris place, une fois, parmi les nombreux auditeurs de l'aimable conférencier et discuteur, le succès de ses séances est chose qui ne se discute pas. Il y avait foule, mardi dernier, au premier récital. Il y aura plus de monde encore au prochain, le 16 courant, et ça ira toujours en augmentant, jusqu'au dernier, fixé au 6 novembre. Puis, après le nouvel-an, lorsque seront passées les préoccupations de fin d'année, M. Scheler se trouvera dans l'obligation de donner une seconde série de récitals, dont le succès l'emportera encore sur celui de la première. Avec M. Scheler, c'est toujours ainsi; plus on l'entend, plus on veut l'entendre. Billets en vente à la librairie Tarin et à l'entrée.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

ÉTUI DE MATHÉMATIQUES D'AARAU pour écoles.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit: « Pour la reconstitution du sang chez les personnes anémiques j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les Pilules hémato-gènes du docteur Vind vogel. Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépot dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.